

H-France Review Vol. 15 (September 2015), No. 129

Jean Hoen. *K.L.B. Journal de Buchenwald (1943-1945)*. Paris: Presses Universitaires de France, 2013. xxi + 433 pp. Presented by Olivier Lalieu, with a foreword and biographical note by Catherine Gostiaux, illustrations by Ralph, American photos of Buchenwald, and appendices by Léon Reuter. 23.00€. (pb). ISBN 978-2-13-062084-6.

Compte-rendu de Nathan Bracher, Texas A & M University.

L'essentiel du manuscrit originel de Jean Hoen a été écrit clandestinement dans le camp de Buchenwald. Olivier Laleu nous en prévient dans sa présentation : Hoen nous offre un témoignage pour ainsi dire brut et sans apprêt sur ses dix-sept long mois de détention dans le plus tristement célèbre de tous les camps de concentration allemands. Dénoncé par son logeur, Hoen a été d'abord détenu dès le 1 mars 1943 dans la prison Saint-Pierre de Marseille, pour ensuite être transféré dans le camp d'internement de Royallieu à Compiègne au mois de mai de la même année, avant d'être brutalement déporté dans un wagon à bestiaux au camp de concentration de Buchenwald le 3 septembre, 1943. Il réussit à s'évader le 14 avril 1945 dans le sillage de l'arrivée des troupes américaines.

Au lieu donc de nous présenter un écrit soigné de la plume d'un clerc sachant prendre du recul pour mieux inscrire ses descriptions, commentaires et parti-pris dans le cadre d'analyses historiques, Hoen nous livre son vécu avec une pléthore de détails, non sans y insérer de nombreuses observations sur ce que son expérience de Buchenwald lui inspire. Comme tant d'autres, il a à coeur de témoigner non seulement pour empêcher que la vie de ses camarades et leurs souffrances ne tombent dans l'oubli, mais aussi pour conjurer tout retour d'une telle barbarie. Laleu le dit bien: dans son *KLB Journal de Buchenwald*, Hoen allie "le récit personnel à une démarche de mémorialiste" (p. xii). Prenant soin de nous relater minutieusement la brutalité, les brimades, la faim, la promiscuité, le manque d'hygiène et l'humiliation d'avoir à subir l'arbitraire des Kapos détenus pour des crimes de droit commun, Hoen ne nous cache ni son mépris pour plusieurs catégories de détenus, à commencer par les Russes et les Polonais, ni son peu de considération pour les "israélites" et les communistes.

Paradoxalement, il s'agit là d'un des éléments les plus précieux de cette énième prise de vue sur Buchenwald. Comme l'explique magistralement Annette Wieviorka dans son *1945 La découverte*, la libération du camp de Buchenwald avait non seulement secoué la sensibilité des troupes américaines qui y ont pénétré, mais aussi celle du public anglo-saxon.[1] Car c'est d'abord et surtout à travers les très nombreux reportages, photos et films d'actualités fournis par les services de presse qui accompagnaient les troupes américaines que le monde occidental a pris conscience de tout un système tentaculaire de camps de répression et de travaux forcés. Révulsé par ce qu'il avait pu constater de ses propres yeux, le Commandant Eisenhower a tenu à la diffusion d'une pédagogie sur l'envergure et la gravité des crimes nazis. C'est ainsi que l'image de Buchenwald forgée à chaud dans la foulée de sa découverte a longtemps été considérée comme l'emblème des camps nazis. Comme le camp de Buchenwald était la destination de la grande majorité des Français déportés pour faits de résistance, on avait surtout retenu de ces premiers reportages le martyre enduré par ces combattants de l'ombre.

Or Hoen parle ouvertement à ses lecteurs de ses griefs contre certains co-détenus et souligne les aspects peu glorieux du comportement des uns et des autres, sans cacher le fait que dans l'échelle des différents

“blocs” de logement et des commandos de travail, il jouissait lui-même d’une situation plutôt avantageuse, dans la mesure où pour lui c’était vivable, à l’écart des kapos brutaux et des conditions de travail meurtrières. Hoen a ainsi non seulement le mérite de la franchise, mais aussi celui de nous faire voir de près ce qui avait été gommé des reportages édifiants de 1945. Car, nous fait remarquer Wieviorka, l’image de Buchenwald répandue par ces premiers reportages et durablement imprimée sur le public occidental avait été largement basée sur les visites guidées que les anciens détenus, ayant pris le contrôle du camp, faisaient effectuer aux soldats et aux reporters. Ces visites exposaient bien la férocité de la répression nazie et le courage des résistants, mais omettaient d’expliquer les complexités et les ambivalences de la vie quotidienne.

En effet, le témoignage candide de Jean Hoen explique en détail comment et pourquoi, hiérarchisés selon la nationalité, le logement, la classe sociale, la connaissance de l’allemand et les commandos de travail, les détenus ne subissaient pas tous le même régime de détention ni ne connaissaient le même sort, ce que souligne aussi Wieviorka. Au lieu donc de constituer une masse unie, solidaire dans leur résistance à la barbarie, ils se divisaient en différents groupes tirillés par des tensions et conflits de toutes sortes. Conjuguées aux impératifs de survie, ces inégalités alimentaient par ailleurs des trafics de nourriture, de tabac et de chaussures, entre autres. Comme le dit si bien Wieviorka, ces réalités dérangeantes si longtemps absentes de la perception des camps “obligent à se poser des questions sur les différences de condition et de destin entre les internés [...] et sur ce que Primo Levi a appelé ‘la zone grise’, cette zone mal définie qui sépare la victime absolue des absolus bourreaux.”[2]

Sans pouvoir rivaliser l’envergure et la puissance des écrits de Primo Levi, Hoen nous amène à nous interroger sur les réalités humaines trop humaines qu’il expose, comme par exemple quand il parle non pas de “camarades,” mais de “compagnons” : “Lorsque j’écris ces lignes au milieu de ceux qui sont devenus mes nouveaux compagnons—car je ne peux employer vis-à-vis d’eux le mot de camarades qui a été trop galvaudé dans ce camp—je ne peux m’empêcher de songer avec regret à ce temps pourtant beaucoup plus dur que celui dans lequel je vis avec eux en ce moment. La camaraderie n’existe plus” (p. 68).

Ces lignes sont révélatrices à plus d’un titre. D’une part, elles mettent en évidence les divisions entre les groupes selon leurs origines sociales et politiques et même la date de leur arrivée à Buchenwald. Hoen regrette ainsi la compagnie de ceux qui avaient été déportés du camp de Royallieu à Compiègne comme lui dans le même convoi, et qui avaient donc connu les mêmes souffrances, comme il explique plus loin dans son texte : “les nouveaux venus ayant moins souffert que nous, se montrèrent plus égoïstes, tant il est vrai que le malheur partagé rend les hommes plus humains et par conséquent plus portés à se prêter une aide mutuelle” (p. 84). D’autre part, nous remarquons que ces lignes déplorant l’absence de camaraderie ont été écrites “au milieu de ceux qui sont devenus [s]es nouveaux compagnons” (p. 68). Depuis son entrée à Buchenwald, Hoen comme beaucoup d’autres avait été changé de bloc de logement et de commando de travail, se retrouvant ainsi séparé de ses anciens de Compiègne.

Refusant ainsi d’écarter ou de masquer les méfiances, préjugés, conflits et ressentiments—y compris les siens—qui pouvaient opposer les détenus les uns aux autres, Hoen prend le lecteur à témoin pour se poser bien de questions déstabilisantes. De manière précise et concrète et dans ses propres termes, Hoen se désole de la déchéance humaine qu’il voit dans les divisions limitant sinon éliminant la solidarité entre tous ceux qui trouvent détenus dans ce camp nazi. “J’avais cru que dans ce camp, où nous étions tous les victimes d’un régime que la plupart de ceux qui étaient là avaient combattu, nous serions solidaires et que ceux qui avaient des emplois pour diriger les autres feraient le nécessaire pour nous rendre la vie supportable. Quelle illusion!!! Nous étions des “Franzosen”, donc les internés de la nationalité la moins aimée du camp. Nous avions tous les défauts, nous étions haïs et on ne nous le cachait pas” (pp. 78-80). Sachant qu’une des fonctions principales des camps nazis était justement de terroriser en déshumanisant les détenus, nous autres lecteurs de Primo Levi ne saurions plus nous étonner de cet état des choses à Buchenwald.

Mais comment ne pas déplorer tout de même le mépris et le ressentiment que Hoen lui-même exprime sur le compte de plusieurs catégories de détenus, quand par exemple il décrit l'ensemble des hommes assemblés pour l'appel comme "un grouillement d'hommes de toutes les nationalités d'Europe" (p. 85), sans oublier de noter que "quelques Russes d'Asie venaient corser cette foule où l'on parlait toutes les langues" (p. 85)? Comment ne pas être gêné par les propos plus qu'insensibles qu'il tient sur le "block d'invalides": "c'étaient des unijambistes, des manchots, des vieillards qui formaient dans leur enclos [...] une véritable cour des miracles [...] une seule chose comptait pour eux: MANGER! C'étaient vraiment des déchets d'humanité" (p. 184). Enfin, lorsque, parlant des Polonais, Hoen s'indigne, lâchant "et dire que c'est pour cette sale race que nous sommes entrés en guerre et que tant de malheurs se sont abattus sur notre pays et sur nous!!!" (p. 218), ou quand, évoquant "tous les combinards du petit camp," Hoen indique que "Comme d'habitude c'étaient les Russes qui dominaient, mais l'on y voyait des Polonais, des juifs hongrois et [...] les tziganes" (p. 224), il est impossible de ne pas éprouver un malaise.

Si on doit rappeler que Jean Hoen est pourtant un résistant authentique, on doit rappeler tout aussi bien que, comme on a pu voir dans non seulement dans *Le Chagrin et la pitié* mais aussi dans les témoignages divergents donnés lors du procès de Maurice Papon, les divisions et conflits entre résistants se sont manifestés du début jusqu'à la fin de l'Occupation, pendant les décennies qui l'ont suivie et même jusqu'à nos jours. Comment en serait-il autrement? Pour courageux et honorable qu'il fût, l'engagement dans la lutte clandestine contre l'Allemagne nazie n'a jamais été un gage de pureté éthique ni même de fiabilité mémorielle.

Mais Hoen ne déshonore guère cette Résistance. Bien au contraire, même avec les imperfections qu'il ne cherche pas à dissimuler, il témoigne de la vibrante humanité ayant impulsé son combat aux temps où l'immense majorité de ses compatriotes croyaient la poursuite de la lutte désespérée sinon folle. C'est tout de même cette même générosité humaine qui le pousse à condamner ce qu'il qualifie de "marchandages les plus odieux" (p. 120), ceux permettant aux détenus pistonnés de se faire assigner à l'infirmerie pour éviter d'avoir à effectuer un travail pénible pendant l'hiver. Non sans une certaine éloquence, Hoen explique clairement son indignation à ce sujet: "C'est humain [d'user de ses relations pour se faire mettre à l'abri], me direz-vous. Ce qui l'est moins, c'est de s'être débrouillé sur le dos de vrais malades qui eux, sans appui, sans avoir rien à offrir, croyant avoir droit aux soins médicaux, comptant sur ces grands mots que l'on répétait à tout instant dans ce camp et qui ont été galvaudés: de la "SOLIDARITÉ, de l'HUMANITÉ", donc ces malheureux étaient renvoyés à leur block [...] Souvent le lendemain, le camarade éconduit de la veille était trouvé mort dans son lit!!!" (p. 120).

Comme souvent, Hoen interrompt son récit pour s'adresser directement à ses lecteurs, les prenant à témoin et insistant sur la leçon qu'il faut tirer de ce "reportage," comme il dit pour désigner son texte (p. 90): "Mères, femmes, soeurs, fiancées, qui lisez ces lignes, voyez quelle a été la fin de l'être qui vous était cher. Aucun visage ami ne s'est penché vers celui que vous attendiez et que vous aimiez pour lui adoucir ses derniers instants. Ils sont morts seuls, dans l'obscurité, au milieu de l'indifférence totale" (p. 120). De telles interventions explicites de ce narrateur qui s'adresse directement au lecteur s'avèrent fréquentes dans ce *Journal de Buchenwald*. Dans la mesure où elles nous restituent sans fard la voix d'un humble résistant ayant chèrement payé de sa personne son engagement résistant, elles constituent peut-être l'intérêt majeur du texte de Jean Hoen.

Enfin parues quelque sept décennies après leur composition, ces pages ont peu de chances d'avancer notre connaissance de Buchenwald ou de "l'univers concentrationnaire" en général. En revanche, si on suit Annette Wieviorka en rappelant que "Michel de Certeau, après Jules Michelet, disait que faire de l'histoire, c'est aller visiter les morts pour qu'après cette visite ils retournent moins tristes dans leurs tombeaux,"[5] on appréciera au mieux tout ce que nous transmet cette voix narrative de Jean Hoen. Celui-ci s'adresse si fréquemment à nous autres lecteurs que nous ne pouvons jamais oublier qui nous parle, sur quel ton et à quelle fin. Hoen nous prend à témoin, expliquant les choses par le menu,

justifiant ses partis-pris, sollicitant notre compassion, partageant sa stupeur, dénonçant lâchetés et fourberies, remerciant ceux qui se sont montrés secourables, pleurant les morts et allant même jusqu'à s'excuser d'avoir recours aux mots indélicats pour évoquer la maison close du camp et "le Kommando de la Merde" (p. 136). On se rend vite compte que Hoen cherche à gagner notre confiance et même notre affection, comme s'il s'agissait de confidences partagées entre amis et membres de la famille. De toute évidence, il cherche à se rapprocher de nous, comme s'il avait encore et toujours besoin de notre compagnie pour supporter les traumatismes qui ne cessent de le hanter. A la longue, cette narration parfois inélégante voire maladroite nous restitue la voix d'un homme loyal et intègre qui, malgré ses imperfections, a su faire face aux Nazis même quand ils semblaient s'être rendus définitivement maîtres de la France et de l'Europe.

NOTES

[1] Annette Wieviorka, *1945 La découverte* (Paris: Seuil, 2015), pp. 80-81, 86-88, 92-93, 105-108, 119-125.

[2] Wieviorka, *1945 La découverte*, p. 119.

[3] Annette Wieviorka, *Auschwitz, 60 ans après* (Paris: Robert Laffont, 2005), p. 291.

Nathan Bracher
Texas A & M University
nbracher@tamu.edu

Copyright © 2015 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172